

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

145

treizième année

janvier 1966

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an :	45 F	Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE

TREIZIÈME ANNÉE

JANVIER 1966

## SOMMAIRE

Treizième année, par ANDRÉ BAUDRY .....	5
Le pèlerinage interdit, par GEORGES PORTAL .....	10
Plaisirs grecs, par MAURICE BERCY .....	16
Une effrayante beauté, par R. F. ....	28
Colloque d'Anvers .....	31
La satire du bois, poème d'ALBERT GINET .....	4
LIVRES :	
Pourquoi je ne suis pas chrétien et autres textes, de Bertrand RUSSEL .....	46



## LE SATYRE DU BOIS

*Si triste, maintes fois,*

*Le satyre du bois,*

*Qui ne peut satisfaire*

*Sa passion de la terre,*

*Vers le ciel constellé*

*Son vif regard élevé...*

*Nous savons bien qu'il est*

*Le poursuivant du Rêve!*

ALBERT GINET.

## TREIZIÈME ANNÉE

par **ADDRÉ BAUDRY.**

Fin 1953! Celui qui créait alors *Arcadie* était encore parmi les « jeunes », il est maintenant dans le deuxième versant... comme ceux qui furent alors ses premiers collaborateurs. Car, on a souvent dit le contraire, *Arcadie* a été créée par des homophiles encore jeunes. Son sérieux fit croire qu'il s'agissait de vieillards!

Et le temps passe et au seuil de cette treizième année, je vous invite, ami lecteur, à me suivre pour quelques souvenirs qui voudraient vous donner une rapide image de certains aspects de la vie d'*Arcadie*.

... Février 1955, un matin, au courrier la petite carteleuse... Préfecture de Police. Vous êtes prié de vous présenter... Eh oui, première convocation officielle des Autorités. « Vous munir de pièces d'identité et de toutes pièces concernant la revue *Arcadie* ».

Nous étions en règle, mais on n'aime pas recevoir une telle convocation. J'avoue être parti vers la Préfecture le cœur battant, avoir gravi les escaliers de la Police Judiciaire la sueur au front...

J'y suis retourné bien des fois depuis... Hélas, certains d'entre nous connaissent aussi ces escaliers, ce couloir, cette porte au fond : « Brigade mondaine ». Tout se passa fort bien.

C'est ce premier jour qu'on me dit après une longue conversation : « Mais c'est donc un apostolat! » A vous de répondre.

... Un matin, en Italie, pendant des vacances, traversant une place, le journal entre les mains, parcourant les titres, et brisé, lisant : « L'acteur Guy Rapp se suicide ».

Premier gala d'*Arcadie* au Palais d'Orsay organisé par Guy Rapp. Des nouvelles littéraires avaient paru sous son nom dans la revue.



Cette année là, il avait eu l'honneur d'être l'organisateur du fameux Gala de l'Union, au Cirque d'hiver. Il avait un ami charmant que Paris avait acclamé dans la reprise de « *J'ai dix-sept ans* ». Il venait me voir souvent rue Jeanne-d'Arc, il croyait à la mission d'*Arcadie*.

Et en cet été, il s'était jeté sous le rapide Vintimille Strasbourg, après avoir erré quarante-huit heures dans la campagne provençale.

Ainsi nous n'avions pu empêcher cet homme vieillissant de douter de la vie, notre amitié qui se voulait — qui se veut — agissante, réconfortante, protectrice, ne l'avait pas arrêté sur le chemin de la mort.

Il y a eu depuis, en *Arcadie*, d'autres arcadiens qui ont préféré mourir que lutter, et dont la société est la première responsable de leur suicide, je songe souvent à eux, voulez-vous, un instant, m'accompagner dans ce pèlerinage et voulez-vous, qu'ensemble, nous fassions le vœu, qu'étant plus forts, plus unis, nous puissions empêcher de tels drames?

... Une mère qui m'accuse d'avoir détourné son fils du droit chemin alors qu'il a trente-cinq ans! Une mère qui m'écrivit du Languedoc, désespérée : « Mon fils a été imprudent, il est en prison, je suis seule, âgée, infirme, je vivais avec son travail, je n'ai plus rien, sauvez-moi, sauvez-le »

Une mère qui a fait engager son fils dans la marine, parce qu'il est homophile, qui vient me voir de nombreuses fois pour que j'accomplisse le miracle, de le rendre hétérophile, et n'y parvenant pas!, m'accuse, veut me traîner devant le tribunal...

Une mère qui a un fils qu'elle sait homophile, qui est infirme, difforme, qui, en le voyant, vous donne le frisson et provoque des cauchemars, et qui supplie qu'on trouve un ami à cet enfant mort-vivant...

Un père homophile, divorcé, qui a la garde de son enfant de dix ans, qui vient et qui revient pour trouver force, courage, paix, et pour qui le poids de tout est un jour trop lourd, après de joyeuses vacances offertes à l'enfant, dans un bois, dans sa voiture, tue son fils et se tue lui-même.

... Et cent autres dont je n'évoque pas le souvenir, le drame, mais qui furent un long moment dans la vie d'*Arcadie*.

Cette épouse qui découvre l'homophilie de son mari... qui veut et qui ne veut pas le divorce, qui aime encore, qui espère encore et qui vient aussi demander à *Arcadie* le miracle.

... Comme ces garçons qui veulent suivre des traitements particuliers, qui les suivent, qui vont même se faire opérer en Suède ou en Allemagne, que je revois transformés, nouveaux êtres humains, et qui ont encore besoin de notre aide, de nos conseils, de notre amitié.

... N'est-ce pas, vous, Madame, qui restez avec un enfant que votre mari homophile vous a donné, alors qu'il est maintenant de ceux dont j'évoque le cas plus haut, et qui, pendant des mois, êtes venu me voir parce que vous ne saviez plus vivre?...

1953! Je ne savais pas alors qu'*Arcadie* serait aussi ce merveilleux travail!

Alors qu'est-ce que sont des lettres anonymes qui souhaitent le mal, le crée. Des homophiles mécontents qui claquent la porte en employant la fameuse formule du Jouhandeau « On fera fermer votre boutique par la police! » ou qui menacent, même de mort!

Il m'est agréable de savoir que dans l'ennui, dans la peine, dans le doute, l'homophile — même non arcadien — vient frapper à notre porte.

Et c'est bien ce qui fait qu'*Arcadie* n'est pas surtout une revue, mais une œuvre. Et c'est peut-être simplement là, qu'il faut trouver la raison pour laquelle elle peut titrer : « *Treizième année* ».

Ne point chercher des raisons obscures et malhonnêtes d'accords secrets conclus entre les Autorités et nous.

Ne point croire à un mécène, ou à des mécènes. Il n'y eut jamais de mécènes en *Arcadie*. Je puis par exemple citer même ce fait significatif. On sait que le Club des Pays latins est une Société. Un de nos actionnaires est mort, il y a quelques mois, il a laissé une fortune considérable, formidable, incroyable; presque tout, selon son testament, va à une congrégation religieuse, il n'a pas même laissé les très petites parts qu'il avait chez nous à la Société du Club. Et c'est ainsi que grâce à un décret signé par le Premier Ministre, M. Pompidou, cette congrégation religieuse a pu nous revendre les parts de notre Société dont elle avait hérité! Nos statuts eussent été différents,



avouez qu'il eût été drôle d'avoir à nos Assemblées générales un vénérable représentant de cette congrégation religieuse!

*Arcadie* vit et se maintient par ses abonnés, elle regrette seulement que depuis douze ans, plusieurs milliers aient cru devoir abandonner. Certes, toujours de nouveaux homophiles viennent vers nous, remplaçant les partants. Ah, si ceux-ci étaient encore parmi nous, que pourrions-nous alors réaliser dans tous les domaines!

Outre la revue que nous pourrions améliorer, grossir, rendre plus attrayante par des reproductions diverses, des auteurs que peut-être nous verrions venir vers nous si nous les rétribuions, outre ce Club de Paris que nous pourrions transformer, rendre plus attrayant, plus joli, changer même de local pour y mieux organiser diverses activités, nous pourrions surtout deux choses. Deux choses essentielles. Deux choses qui sont la raison d'être d'*Arcadie*.

D'abord, plus nombreux, donc plus riches, nous pourrions mieux faire entendre notre voix précisément par l'organe de cette revue qui a le mérite de pouvoir être mise entre toutes les mains de ceux dont la profession est de lire, de méditer, de réfléchir, d'influencer l'opinion publique.

Dites-moi, n'est-ce pas rageant, alors que plus de cent mille personnes ont lu *Candide*, nous n'ayons pas pu envoyer notre numéro de juin et nos réponses à même seulement mille ou deux mille personnes bien choisies?

Un autre exemple, n'est-il point dommage que nous ne puissions envoyer tel numéro d'*Arcadie* qui a envisagé le problème religieux à un nombre important de théologiens, de professeurs de séminaire, de religieux?

Seulement pour notre fameux numéro 32 : « *Que savons-nous de l'homophilie* », édité lors des événements majeurs du Parlement, en 1960, un effort considérable a été fait (On peut d'ailleurs toujours nous demander ce fascicule, il faut largement le distribuer, le faire connaître autour de soi, notabilités diverses, relations, amis, homophiles).

Nous avons certes un service de presse, à l'échelle de nos moyens. Mais c'est trop peu. Arcadiens, homophiles, pensez-y.

Et deuxième chose : les homophiles eux-mêmes.

Il n'y a pas que les besoins spirituels, moraux. A ceux-là nous répondons toujours et facilement, sans toujours réussir certes, mais il n'est plus question d'argent. Il y a des besoins humains, temporels.

Oh, je sais! En douze ans, il m'est arrivé d'aider de nombreux arcadiens, et la gratitude étant un poids très insupportable, nombre d'entre eux ont disparu, certains sont allés jusqu'à m'insulter ou raconter des histoires ahurissantes sur *Arcadie*. Mais il y a des cas valables, intéressants, nobles. Et nous pouvons si peu, pour ne pas dire : rien.

Je sais, l'homophile est très indépendant, très individualiste, l'homophile riche n'est pas généreux, ou bien, hélas, il est seulement généreux, trop souvent, très souvent malencontreusement, pour ses aventures, ses désirs, ses « amours ».

L'homophile a peur du lendemain, même celui qui a tout ou beaucoup, qui a une situation privée, il craint le chantage, il craint une mauvaise histoire, il craint même des lois qui en un instant, condamnant l'homophilie, l'obligeraient à je ne sais quelle fuite (Ne rions pas, en ce juillet 60, de vénérée mémoire, des centaines d'homophiles, souvent inconnus, nous ont écrit, nous ont téléphoné, pour nous demander s'il fallait tout vendre, tout liquider, préparer sa valise et partir. On nous demandait même vers où il fallait aller. La débâcle, le délire aussi; l'exode... la fuite en Egypte!!!).

Pardonnez-moi. J'ai commencé cet article par de l'émotion, et j'ai l'air de l'achever avec une question de « gros sous ».

Je pourrais vous répondre qu'il n'est pas un parti politique, un syndicat, une œuvre noble, comme la Croix-Rouge, jusqu'aux diverses églises et religions, qui ne tiennent un semblable langage.

Nous ne sommes pas un organe de presse comme les quotidiens, les hebdomadaires ou les mensuels que vous achetez et lisez.

Mais nous sommes bien à l'instar d'un parti, d'un syndicat, d'une œuvre, d'une église.

Pêle-mêle, ami lecteur, cher Arcadien, je vous ai tout dit.

Ne soyons pas surpersticieux, mais *treizième année!!!*

Année de Bonheur pour chacun de vous!

Année de prospérité, année de miracle pour *Arcadie*???

ANDRÉ BAUDRY.



## LE PÈLERINAGE INTERDIT

par GEORGES PORTAL (1).

*Pour mon cher Willie en qui  
ma jeunesse revit dans le meilleur  
d'elle-même.*

Un jour de septembre 1955, la pluie battait contre mes vitres, le long desquelles elle dégoulinait en petits ruisseaux de cristal; une de ces pluies torrentielles de Provence, qui noient en un instant les rues et les jardins...

Abandonnés sous la bourrasque, mes grands fauteuils transatlantiques rapportés de Singapour agitaient dans le jardin leurs toiles multicolores détrempées.

C'est à peine si je pouvais entrevoir de ma fenêtre, à travers le dense réseau de l'averse, les pins, pourtant tout proches, qui prenaient des allures de fantômes.

Désœuvré, pour tromper mon ennui de me sentir prisonnier, je m'assis devant mon vieux secrétaire Empire aux cariatides de bois doré. J'ouvris machinalement un des tiroirs de ce meuble bourré de documents anciens et de souvenirs de famille. De petits paquets soigneusement ficelés et étiquetés s'offrirent à ma vue... Que de chères écritures dormaient là, côte à côte... Celle de maman, fine et aristocratique, celle de mon père, élégante aussi, mais d'un caractère nettement commercial... Celle de mon frère, désordonnée, inquiète, semblable à la mienne par l'épaisseur de ses traits et son irrégularité... Tant d'autres écritures encore, jadis familières, de parents ou d'amis disparus...

Je pris quelques liasses, sans savoir laquelle j'ouvrirais... L'odeur de ces vieux papiers s'exhalait du tiroir, une odeur

(1) Tous les Arcadiens connaissent le nom de Georges Portal, auteur d'*Un Protestant*. La présente nouvelle, inédite, a été remise à la Direction d'*Arcadie* plusieurs années après la mort de son auteur, par un de ses amis, que nous tenons à en remercier ici publiquement.

## LE PÈLERINAGE INTERDIT

de sépulcre, une odeur de mort, contre laquelle ma sensibilité a toujours été sans défense. Je n'ai jamais pu détruire ces souvenirs de ma jeunesse, ces lettres où je retrouve encore les âmes de ceux que j'ai tant aimés.

Comme j'achevais de vider le tiroir, dans le dessein de relire quelques-unes de ces épîtres avant de les remettre en ordre, un petit paquet attira soudain mon attention, un paquet enveloppé d'un papier jaune, lié par une mince ficelle grise et portant un seul nom : *Gilbert*...

En un instant je me rappelai le nom et revis le visage...

Gilbert, mon matelot... Quel joli roman! Quelle belle histoire! Gilbert!...

Je l'avais rencontré un dimanche après-midi, par une journée d'été de 1915, pendant la guerre. Blessé, j'étais revenu du front dans ma garnison, la petite cité de Ryens... portant l'uniforme de sous-officier de dragons et ma Croix de Guerre toute neuve. Assis dans le jardin d'un café de la ville, où l'on présentait sur une petite scène des attractions médiocres de music-hall, je vis entrer un marin qui alla s'attabler non loin de moi, un beau garçon très jeune de visage et de corps, large d'épaules sous son col bleu, la physionomie ouverte et sympathique.

Dès cet instant, je ne regardai plus que lui. Il s'en aperçut très vite, mais se garda d'en rien laisser paraître.

Je parvins à me faire donner son nom par un de ses amis, qui me promit de l'amener chez moi ou de me l'envoyer.

Il vint le lendemain.

Je conserve de cette visite un souvenir qui ne s'effacera jamais. Le matelot entra dans ma salle à manger. Il était seul, un peu embarrassé et ne sachant tout d'abord justifier sa venue.

De mon côté, je ne savais quelles paroles prononcer.

Nous nous regardâmes un instant, face à face, immobiles, muets.. Puis ce fut inattendu, incroyable, foudroyant!... Il vint à moi, posa son béret au pompon rouge sur la table et m'embrassa, sans un mot, sans un geste qui eussent pu me laisser prévoir cette attaque.

Notre baiser nous riva l'un à l'autre dans un paroxysme de sensualité réciproque et dura longtemps... Il me tenait serré contre lui, de ses deux bras robustes et l'odeur chaude de son torse viril s'exhalait du tricot rayé entrouvert sous mes narines. J'avais pris sa tête entre mes mains, mes doigts jouaient dans ses cheveux... Nous étions restés



debout, tout rayonnants de fierté, de surprise et d'amour, comme la statue vivante d'un couple.

Ce qui se passa ensuite, on le devine : Gilbert resta... Mais la nuit que nous passâmes ne ressembla point aux autres nuits de plaisir que j'avais connues auparavant. Pour la première fois de ma vie, mon cœur était entré dans la danse... Il se sentait en harmonie avec mes sens et celui de Gilbert battait à l'unisson du mien, sans même s'en douter encore. Un élan nous emportait à notre insu bien au-delà de nos sensualités éveillées.

Puis nous fîmes des projets d'avenir...

Malheureusement, la séparation suivit bientôt. Gilbert regagna Toulon, son port d'attache, et notre joli amour tout neuf se réfugia dans nos lettres, ces lettres rangées avec soin autrefois dans le paquet que je venais de retrouver et que j'allais rouvrir.

Très ému, les doigts un peu tremblants, je dénouai la ficelle et dépliai le papier jaune, clos depuis quarante ans.

Je reconnus immédiatement l'écriture familière qui faisait battre mon jeune cœur lorsque je la voyais sur les modestes petites enveloppes blanches maculées par le tampon violet de la marine « Service à la mer » orné de son ancre symbolique.

Auprès de ces lettres qui dormaient là, je trouvai quelques reliques oubliées pour mon cœur ingrat : trois photographies et un ruban de béret...

Une de ces photos, la première que Gilbert m'envoya, le montrait dans sa polie tenue d'été, à pantalon blanc. Je retrouvai facilement la lettre qui l'avait accompagnée :

« Cher Georges,

« Mon voyage s'est très bien passé. Je t'envoie ma photo comme je te l'avais promis. Il faut espérer de se revoir bientôt et l'on pourra rattraper le temps perdu. Dans l'attente de recevoir une petite lettre, reçois un long baiser et une cordiale poignée de main.

Gilbert. »

Pendant quelques mois cette correspondance se poursuivit, régulière et fidèle...

« Je n'ai pas rencontré encore un girond béguin comme toi... »

« Je t'envoie mille baisers de ma soute... »

« J'ai reçu ta photo, qui est très bien faite. Il me semble quand je la regarde, que tu es devant mes yeux. Aussi, quand je l'ai reçue, je l'ai embrassée... »

« J'aime mieux un homme qu'une femme. »

Parfois il m'apprenait les potins du bord :

« L'autre jour, il y a deux types qui se sont fait prendre dans les bastingsages à faire de l'amour. Ils ont été punis sévèrement, alors il faut ouvrir l'œil et le bon! »

Il n'aimait pas les « grenouilles » et s'appliquait à raser sa jalousie :

« N'aie pas peur, va, des femmes. Tu crois parce qu'il y a longtemps que je n'ai pas été à terre, que je vais me jeter sur elles comme un fou, comme des gens qui ne savent pas vivre. Non, ne pense pas à cela, car elles me dégoûtent totalement. Voilà déjà trois jours que je vais à terre, je n'y ai pas encore touché, alors tu vois que sur ce sujet, tu peux être tranquille. »

Son « Yacht »... le cuirassé *Bretagne*, repartit pour l'île de Corfou.

« Je t'envoie mes meilleurs baisers, car je n'en ai laissé aucun à Toulon. J'étais sage pour toi. Je t'embrasse. Ton Gilbert. »

Ces jolies lettres étaient autant de chapitres de notre beau roman.

Aucune ne manquait dans ce paquet que je venais de rouvrir. Je les avais soigneusement numérotées. Beaucoup étaient écrites sur son original papier rouge-groseille que je lui avais acheté pour reconnaître plus vite entre les mains du vaguemestre les messages d'amour qui faisaient battre mon cœur.

Et voilà!...

Tant de baisers, tant de tendres confidences... Tant de beaux projets d'avenir... Tant cela tombé dans l'oubli, dans le flot tumultueux des années et je ne retrouvais que ces épaves!

Ce fut ma faute.

Nous nous étions revus, pourtant. A la fin de l'année 1915, Gilbert avait pris une permission d'une semaine, qu'il n'avait pas avouée à ses parents. C'est dans la grande ville de Garandes, que nous nous retrouvâmes. Fidèle au rendez-vous, il me rejoignit et nous tombâmes dans les bras l'un et l'autre sur le quai de la gare, au jour convenu.

Loin de chercher à sauver les apparences, nous faisons



tout pour afficher notre liaison, pour étaler notre bonheur. Chaque matin, nous allions ensemble chez le coiffeur, nous faire bichonner et raser, et ne manquions jamais, uniquement préoccupés de nous-mêmes, d'échanger dans la glace, avec une joie puérile, des signes d'intelligence significatifs et affectueux.

Cette permission passa comme un beau rêve.

Entre Gilbert et moi, cependant, il y avait des liens plus profonds... Notre passion sexuelle se doublait d'une tendresse particulière, telle que j'en avais jamais éprouvée auparavant chez mes partenaires amoureux. Certes, son corps ardent, dont je connaissais tous les secrets délectables, dont la chaleur, le contact, l'odeur saine et virile, me transportaient, ses baisers indéfiniment prolongés dans une extase mutuelle, faisaient de nos nuits des noces frénétiques; mais son âme simple, foncièrement honnête, riche d'une bonté qui ne se démentit jamais, avait fait de moi son captif sur un plan bien plus élevé.

Notre liaison avait des racines trop profondes pour ne pas comporter le goût et le besoin de la durée... « Après la guerre, nous vivrons ensemble... » disions-nous sans cesse.

Avant de nous séparer, nous nous fîmes photographier.

Cette photo était jointe aux lettres. Gilbert, assis sur une sorte de stèle, comme les photographes de cette époque aimaient à en utiliser, portait cette fois sa tenue d'hiver, le caban aux deux rangées de boutons dorés, l'épais maillot de laine bleue contre lequel j'aimais à poser ma joue pour y trouver la chaleur de sa poitrine. J'étais debout à côté de lui, la main droite posée sur son épaule, dans ma tenue de Maréchal des Logis.

Quarante années ont passé sur nos visages mais je retrouve sur cette modeste carte postale, notre jeunesse indélébilement fixée... le petit nez court et spirituel de Gilbert, les fossettes charmantes de sa bouche aux baisers généreux et son regard clair, couleur d'horizon.

Hélas, nous ne devons plus nous revoir!...

Comment cela s'est-il fait?

Auprès de toutes ces lettres pleines de rêves et de projets d'avenir, était plié le ruban, portant en lettres d'or terni l'inscription « Bretagne »... « Je t'envoie un ruban que j'ai porté le dimanche pour aller à terre et pour me changer à bord, les jour d'inspection... »

Et puis ce dernier billet :

« Tu m'as fait connaître le vrai bonheur. »

Un long moment, je suis resté devant ces lettres, ces photographies et le ruban. Au dehors, la pluie continuait de battre mes carreaux, tandis que le passé me submergeait et que ma jeunesse venait me demander des comptes...

C'était moi le coupable et je le savais bien. J'avais promis à Gilbert de lui consacrer ma vie. Il m'avait cru. Et je l'avais trahi. Était-ce tout à fait ma faute?... Les circonstances, la guerre interminable... accablante...

Oui, je me souvenais de tout. On m'envoya en garnison à Tunis. Et là, je rencontrais un nouvel amour qui me prit tout entier. Que pouvait le pauvre Gilbert contre cet amour là? Il n'avait d'autres armes que ses lettres et je ne lui répondais plus. Trop délicat, il ne se défendit point et s'effaça... Ma vie prit un cours nouveau... J'oubliai...

\*\*

Mon nouvel amour dura quatre ans. Je connus un bonheur parfait auprès de l'ami de mon choix.

Nous finîmes la guerre ensemble, nous battant au front côte à côte jusqu'à l'armistice de 1918. A notre démobilisations, nous unîmes nos destinées, ne nous quittant plus. J'avais enfin le foyer de mes rêves et, pensais-je, pour toute ma vie...

Hélas, un jour, mon ami me trompa. Je l'appris. Ce fut un cruel réveil.

Pendant un an, je lui demeurai fidèle, espérant le reconquérir et ne pouvant me résoudre à le perdre.

Lorsque cette rupture fut consommée, mon cœur se souvint alors de Gilbert. Lui seul, pouvait me rendre la joie et la stabilité. Je le compris enfin, trop tard, et fis des efforts désespérés pour retrouver sa trace.

Ce fut en vain. Toutes mes lettres me furent retournées avec la mention : « Parti sans adresse ».

Alors, je refermai le petit paquet jaune et le laissai dormir dans mon vieux secrétaire parmi mes reliques, avec les photographies et le ruban bleu aux lettres d'or qu'il contenait.

(A suivre)

GEORGES PORTAL.



## PLAISIRS GRECS

par MAURICE BERCY.

Assurément Maître Touzet n'avait pas encore été mis au courant des habitudes du pays. Pour se promener ainsi à deux heures de l'après-midi, en plein juillet, sous le soleil du Péloponèse, il faut être, dit-on là-bas, soit un touriste français, soit un fou. Maître Touzet appartenait à la première catégorie; la chemise collée à la peau, les deux bras soigneusement écartés du corps pour favoriser l'aération des aisselles, il escaladait des ruelles désertes à la recherche du bureau de poste d'où il lui serait possible de téléphoner à son agence de voyages d'Athènes. Il était arrivé la veille dans un grand bateau blanc rempli de compatriotes et venait de passer une nuit sans sommeil et de faire connaissance avec la moiteur d'un lit très dur, les sifflements nocturnes du petit train local, et les modulations variées des avertisseurs sur lesquels les chauffeurs de camions s'exercent à composer des airs inédits. Mais la pensée de toutes les belles choses qu'il allait voir pour la première fois soutenait son courage. Il se souvenait d'avoir été autrefois le meilleur helléniste de sa classe, et de s'être passionné pour les curieuses histoires que nous conte la mythologie, les tragiques destins des héros de Sophocle, ou les efforts désespérés de Démosthène pour défendre une démocratie moribonde. Il foulait enfin cette terre dont les dieux firent le berceau de la pensée libre comme de la beauté. Dans quelques jours il verrait l'Acropole et se promettait de s'y réciter à lui-même la célèbre prière qu'elle avait inspiré, il y a un siècle, à Renan, et qu'il connaissait presque toute entière par cœur. Il verrait Delphes, et les Phétriades, et la source Castalie, et le lieu où la Pythie rendait ses oracles... le stade d'Olympie où parurent nus les beaux athlètes chantés par Pindare... Epidaure, Corinthe, Eleusis...

Son guide bleu lui avait appris la manière de demander aux Grecs s'ils parlaient français; aussi est-ce avec une certaine assurance qu'il s'approcha de l'échoppe d'un vendeur

## PLAISIRS GRECS

de cigarettes, l'une des seules boutiques à être encore ouvertes :

— Milate ghalika?

Visiblement l'autre se demandait en quelle langue on venait de s'adresser à lui : il leva les bras en signe d'impuissance, et Maître Touzet, secrètement ulcéré, poursuivit son chemin. Il avait dû mal placer les accents toniques, c'est pourquoi le vendeur ne l'avait pas compris; puis il se dit qu'il pouvait très bien avoir compris, et que son geste signifiait simplement qu'il ne savait pas répondre en français. Des gens informés l'avaient assuré qu'on se débrouille très bien en Grèce avec le français parce qu'un grand nombre de Grecs le connaissent un peu. Evidemment il avait eu tort de s'adresser à un vendeur de cigarettes, qui sans doute n'était pas allé beaucoup à l'école dans sa jeunesse. Il déchiffrait les enseignes et le nom des rues en se disant absurdement qu'il y découvrirait peut-être l'endroit où se cachait la poste, et en réalité pour se convaincre que ses connaissances de grec ancien ne lui étaient tout de même pas complètement inutiles. Un groupe de quatre ou cinq garçons passa devant lui, et il se sentit observé avec une certaine attention. Le « milate ghalika » de tout à l'heure lui revint aux lèvres, mais il craignit que la même scène ne se reproduise, et il les laissa s'éloigner. D'ailleurs, à mesure que ses réflexions devenaient plus profondes, il se dit qu'après tout il était stupide d'employer le grec pour demander à quelqu'un s'il parlait français : on pouvait tout aussi facilement s'en apercevoir en lui disant : « Parlez-vous français? »

Les garçons s'arrêtèrent à une quinzaine de mètres et se mirent à regarder sans se gêner ce touriste visiblement égaré. Maître Touzet se dit qu'il aurait l'air sot s'il les laissait ainsi contempler son embarras; il s'approcha :

— Parlez-vous français?

Le cercle s'ouvrit et l'un d'eux, qui pouvait avoir seize ou dix-sept ans, s'avança :

— Couci-couça, fit-il en agitant ses mains devant lui, de manière à en tourner la paume tantôt vers le haut tantôt vers le bas, comme on le fait pour exprimer des affirmations sujettes à caution.

Quand Maître Touzet lui eut expliqué ce qu'il cherchait, il abandonna ses compagnons et se fit spontanément son



cicerone à travers les rues étroites; à cette heure-là, lui expliqua-t-il, le bureau de poste sera fermé; il faudrait attendre quatre heures et demie. Maître Touzet lui proposa un rafraîchissement pour le remercier de sa gentillesse, et ils s'installèrent au fond d'un café, sur de vieilles chaises de paille, devant une petite table à dessus de marbre. Le jeune homme avait de grands sourcils très noirs, un visage fin, très bronzé, aux traits encore un peu enfantins, et de longues mains qu'il agitait beaucoup en parlant, comme pour rendre plus explicites les mots français dont il n'était pas sûr. Pour répondre à ses questions, Maître Touzet dut avouer que son prénom était Flavien, qu'il avait trente ans, et exerçait depuis deux ans la profession d'avocat dans une ville de province. Cette curiosité l'amusa; il se demandait s'il ne s'agissait pas après tout de marques d'intérêt véritables, et il pose à son tour le même genre de questions. Le garçon s'appelait « Joseph », et était élève de l'institut français de la ville; plus tard il essaierait d'être capitaine de navire, mais auparavant il devrait aller à Athènes faire sa « philosophie » parce que son père, qui était professeur, l'exigeait. Flavien Touzet ne démêlait pas très bien, dans les explications que lui donnait son compagnon, ce qui pouvait être vrai de ce qui était peut-être légèrement arrangé ou parfaitement inventé. Mais il lui importait peu de le savoir, et de toutes façons l'accablement dans lequel le mettait la chaleur ne lui permettait guère l'exercice de son esprit critique. Saisissant un journal qui traînait sur la table voisine, il essaya de s'en faire traduire les principaux titres, afin de savoir ce qui se passait dans la capitale; un étudiant y avait été tué au cours de manifestations la semaine précédente, et il se demandait s'il était prudent de s'y rendre pour le moment. Mais Joseph ne paraissait pas s'intéresser beaucoup à la politique, et Flavien n'obtint que de vagues indications.

Pendant qu'ils buvaient leur limonade et le grand verre d'eau fraîche qui accompagne là-bas toutes les consommations, des garçons vinrent s'asseoir à l'entrée du café, et Flavien se demanda si parmi eux ne se trouvaient pas un ou plusieurs de ceux qui accompagnaient Joseph tout à l'heure. Il fut incapable d'en reconnaître aucun avec certitude, mais il lui sembla surprendre un signe de connivence entre eux et son compagnon. Il lui parut évident, à leurs regards et à leurs gestes, qu'ils parlaient de lui; Joseph affirma pourtant ne pas les connaître. Que signifiaient leurs

sourires? L'avocat, qui pas un instant n'avait encore songé à mal, eut pendant quelques secondes le sentiment que Joseph savait mieux que lui ce qu'il voulait.

Celui-ci l'emmena ensuite en direction de la place centrale du bourg, et lui proposa de venir le retrouver en cet endroit une heure plus tard. Quoiqu'un peu étonné, Flavien accepta avec plaisir, et se rendit en attendant au bureau de poste indiqué. L'établissement venait d'ouvrir, mais ne paraissait pas disposer de la moindre cabine téléphonique, et quand il eut réussi à faire comprendre ce qu'il désirait, un vieil homme à moustaches blanches, qui venait de déposer des lettres au guichet, lui fit signe de le suivre; il le conduisit à quelques pas de là devant un kiosque à journaux dont le tenancier connaissait quelques mots d'anglais. Ces kiosques jouent le rôle de nos cabines téléphoniques publiques et disposent tous d'un appareil. Flavien chercha dans son agenda le numéro à demander et le tendit au vendeur; celui-ci annonça que la communication coûtait soixante drachmes, et paraissait vouloir être payé d'avance. Flavien lui acheta en même temps des cigarettes avec un billet de cent drachmes. Il parvenait encore difficilement à se faire une idée exacte de la valeur de cette monnaie, et sans songer à vérifier les quelques pièces que l'autre lui rendit, il attendit la communication. Malheureusement le numéro qu'il venait de donner n'existait pas à Athènes; il lui vint à l'idée qu'en effet c'était peut-être celui de son dentiste, qu'il avait noté sur son agenda à la date du 15 août, parce qu'il devait prendre un rendez-vous dès son retour. Quand au numéro de son agence de voyages, il fallait se rendre à l'évidence : il ne l'avait pas sur lui.

Il n'eut guère le temps de philosopher sur sa déception et sur les méfaits de ses continuelles étourderies, car il s'entendit interpellé par son prénom, se retourna, et vit Joseph auprès de lui; il avait seulement pris le temps de remplacer sa chemise brune par un sweater d'une irréprochable blancheur et se retrouvait ici avec trois quarts d'heure d'avance sur le rendez-vous. Ils allèrent ensemble consulter l'annuaire téléphonique au bureau du télégraphe, qui se trouvait dans les bas quartiers au bord de la mer, mais il fut impossible de découvrir le numéro cherché. Flavien expliqua qu'il devait maintenant aller récupérer auprès du marchand de journaux les soixante drachmes qu'il lui avait données tout à l'heure



pour téléphoner; mais celui-ci prétendit les avoir rendues avec la monnaie des cigarettes, et semblait si sûr de lui que les convictions de l'avocat en furent ébranlées; il s'installa donc avec son compagnon devant une table de café, prit un crayon et du papier, et se mit à faire le compte de ses dépenses de la journée. Finalement les calculs, pris en main par Joseph, semblèrent prouver que le marchand avait raison. On rit de l'aventure, mais Flavien se dit avec une certaine confusion que, quelle que soit la vérité, il jouait dans la farce le rôle du badin.

Joseph l'aïda ensuite à faire l'acquisition d'un petit dictionnaire et l'emmena flâner au jardin public. Là il lui expliqua que son père se trouvait pour l'instant à Athènes et que jusqu'à son retour il allait se trouver un peu à court d'argent; une vingtaine de drachmes feraient bien son affaire. Flavien lui en donna cent, et ne fut pas mécontent de voir les événements prendre une tournure plus claire. Le jeune homme lui proposa de le retrouver le soir même à onze heures, au « dancing » de Coumbrai, dont il lui expliqua l'emplacement.

\*  
\*\*

Il s'agissait en réalité d'une petite guinguette au bord de l'eau : une vingtaine de tables en plein air et un juke-boxe qui servait des chansons d'Aznavor, de Bécaud, d'Enrico Macias, accessoirement quelques bouzoukis pour les touristes amateurs de folklore. Joseph arriva vers onze heures quinze et dîna d'une côtelette, avec cette frugalité que la chaleur du climat, la sécheresse du sol et l'état des portefeuilles imposent depuis toujours à la plupart de ses compatriotes. Il parut surpris que Flavien le laissât manger seul, mais celui-ci n'avait pas coutume de recommencer ses repas et prenait toujours grand soin de ne pas contrarier ses habitudes alimentaires; depuis son arrivée il manquait d'ailleurs d'appétit. Il s'étonnait de constater à quel point ce garçon paraissait débarrassé de la tutelle familiale. Même en admettant qu'il savait au mieux mettre à profit l'absence de son père, comment concevoir facilement qu'on se préoccupe si peu, à la maison, de savoir où il prenait ses repas? En comparant avec sa propre adolescence, Flavien Touzet éprouvait une sorte de léger vertige.

Vers minuit Joseph proposa de faire une promenade le long de la plage. Si curieux que cela puisse paraître, l'avo-

cat gardait encore à ce moment-là des doutes sur les intentions du garçon; celles qu'il paraissait pourtant de plus en plus logique de lui supposer s'accordaient mal avec sa jeunesse, son air candide et presque enfantin; jusqu'à présent pas un mot n'avait été dit, pas un geste n'avait été fait, pas un regard échangé qui fut le moins du monde équivoque et permit la moindre conclusion. Flavien n'était pas habitué à tant de naturel. Il aimait d'ailleurs cette incertitude, et il ne lui aurait pas déplu de pouvoir la prolonger encore.

Ils rencontrèrent un pêcheur de crustacés muni d'une lanterne, l'observèrent un instant, puis Joseph prit son compagnon par la main et lui fit escalader au milieu d'un fourré d'arbustes la petite pente fort raide qui bordait le rivage. Il s'arrêta à la lisière d'un pré et proposa de s'y asseoir. Flavien comprit qu'on en était à la phase caressante, mais à peine eut-il placé sa main sur l'épaule du garçon qu'ils furent dérangés par une lampe électrique qui faisait d'étranges zigzags dans les parages et se rapprochait dangereusement. Ils reprirent leur chemin, traversèrent la route et la voie ferrée en corniche, puis s'installèrent là où ils purent au milieu des broussailles.

.....  
(Je suis contraint d'interrompre ici ma narration. Montaigne dirait :

*« Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premières loix de la nature, Mais quoy! il n'est rien illégitime, selon ce que portent nos usages, à conter dans le menu les vicieuses façons que les hommes ont trouvées de se faire du mal par supplices, étripements, empalements, égorgements, coups d'épées ou d'espingoles, rôtissemens par engins lance-flammes, etc... Mais quant à quelques procédés, à la vérité moins divers, qu'ils ont de s'entre-bienfaire, il n'en va point ainsi; car encore les nomme-t-on obscènes, qui vient de ce qu'ils sont tenus pour très messéants à mettre en montre et indignes de nos scènes; et n'oserais aller contre une opinion si generale et sans doute très sage, puisqu'elle a pour elle notre sainte Eglise Catholique et Romaine, la puissance de nos loix et du bras séculier, et d'être reçue dans quasi toutes les contrées de notre monde civilisé ».*

Reprenons donc notre récit une demi-heure plus tard.)

.....



C'était la première fois que Maître Touzet prenait ses ébats sous les étoiles, avec un partenaire aussi jeune, et se mettait aussi nettement en infraction avec les lois; mais son métier l'ayant amené à fréquenter celles-ci journellement et à en remarquer les multiples infirmités qui échappent le plus souvent aux communs citoyens (certaines étaient borgnes, d'autres sourdes, d'autres boîteuses, d'autres même sans mains, ou sans cœur, ou sans cervelle), elles ne l'impressionnaient plus suffisamment. Il n'éprouvait pas non plus le moindre remords; il regrettait plutôt que son plaisir ait été partiellement gâché par les conditions très inconfortables dans lesquelles il avait fallu le prendre, sur un terrain en déclivité et franchement trop dur; et puis Joseph lui avait paru un peu trop pressé; Flavien aimait prendre son temps pour tout ce qu'il faisait, et s'était habitué à jouir d'un certain confort. En rentrant à son hôtel il se mit à composer des vers avec une facilité qui l'étonna; le poème commençait ainsi :

*« Je ne crois plus guère au péché,  
Et plus guère à l'amour non plus;  
Aussi deviens-je un débauché,  
Je goûte aux plaisirs défendus. »*

Mais la deuxième strophe ne vint pas; Flavien commençait à se sentir fatigué.

... Il devait retourner au bourg le matin même pour y téléphoner à son agence, dont il avait retrouvé le numéro. Joseph avait promis de l'attendre à dix heures, mais ne vint pas. Flavien pensa qu'il le retrouverait peut-être le soir à la guinguette; il l'y retrouva en effet, en train de dîner en compagnie de deux amis qui lui offrirent du vin résiné et lui proposèrent de l'emmenner, le surlendemain jeudi, passer la soirée à Patras. L'un d'eux, qui s'appelait Denis — Dionysos — possédait une voiture qui pour lors était en réparations pour avoir récemment rencontré un arbre, mais que le garagiste avait promis de remettre en état sans délai.

Ils quittèrent la guinguette tous ensemble, puis Denis et son compagnon annoncèrent qu'ils allaient faire une promenade sur le rivage, tandis que Joseph accompagnerait Flavien. Celui-ci en conclut qu'ils connaissaient bien ses projets, et, en garçons bien élevés qu'ils étaient, voulaient ainsi ne pas les contrarier. Mais en épicurien soucieux de ne jamais abuser des plaisirs afin de ne pas en laisser le

goût s'affadir, Flavien avait ce soir-là la ferme intention de rentrer sagement se coucher. Il eut beau essayer de le leur faire comprendre et les inviter avec insistance à ne pas s'en aller, ils s'éloignèrent en indiquant à Joseph le lieu où il pourrait les retrouver. Celui-ci parut un peu déconcerté quand Flavien le quitta après un simple baiser sur la joue; il proposa un rendez-vous pour le lendemain, mais notre dilettante d'avocat prit prétexte de l'excursion qu'il devait faire à Olympie pour le reporter au jeudi, jour prévu pour le voyage à Patras.

\*\*

Le jeudi soir, après une assez longue attente, il ne vit arriver que Joseph, qui semblait ne plus se souvenir du projet. Interrogé, il expliqua que l'auto n'était pas réparée; il avoua par la même occasion qu'une partie des frais de réparations étaient à sa charge, car il se trouvait dans la voiture au moment de l'accident. Quand Flavien voulut échanger contre de la monnaie le billet de cinq cents drachmes qui lui restait, il s'y opposa avec autant d'ardeur que d'habileté; curieux de connaître la raison de cette attitude et de vérifier ses conjectures, l'avocat n'insista pas. En effet le garçon avait un urgent besoin de ce billet tout entier : en plus de la note du garagiste, il devait faire face, disait-il, à une traite destinée à payer l'achat d'un pick-up. En échange du billet il promettait de revenir chaque soir, ou aussi souvent que Flavien le désirerait. Celui-ci refusa net le marché proposé, tout en regrettant de ne pas être capable de donner au jeune homme un témoignage de confiance qu'il aurait aimé lui donner. Il ne pensait pas que la proposition fût un piège; mais il se dit qu'il montrerait trop de faiblesse en l'acceptant. Il céda à un désir un peu puéril de manifester sa volonté, en même temps qu'à cette maladie d'indépendance qui lui rendait presque impossible tout engagement, fût-il le plus agréable. Jamais il n'avait pu se résoudre à prendre un abonnement à un journal ou à une revue; il achetait chaque jour *Le Monde*, mais ne voulait pas qu'on le lui servît par obligation, ce qui lui aurait enlevé le sentiment d'être libre d'acheter un autre journal quand il le désirait. Or Joseph lui proposait en somme un abonnement, une sorte de contrat, un lien, et Flavien se disait qu'il risquait ainsi de fermer la porte à d'autres bonheurs de rencontre et à d'autres aven-



tures. Il aimait les repas variés où il ne goûtait que quelques bouchées de chaque plat offert, s'efforçant même de faire autant d'honneur aux moins bons qu'aux meilleurs, et se réservant toujours assez d'appétit pour apprécier les dernières friandises; il lui arrivait même d'avoir faim en quittant les tables les mieux garnies. Il se méfiait de la satiété, qui endort les sens et ressemble à la mort, et lui préférerait toutes les faims et tous les désirs, remplis de variété, d'ardeur et d'avenir. Son art n'était que d'en émousser l'aiguillon afin que leur piquûre devînt un chatouillement presque agréable. A trente ans, Flavien pouvait à bon droit étonner ceux qui le connaissaient bien; c'était un *insatiable satisfait* — et l'on pouvait même dire avec vérité et sans trop jouer sur les mots que, connaissant l'insatisfaction que donne la satiété, il était satisfait d'être insatiable.

Contrarié pourtant de son propre refus et voyant son compagnon bouder, il pensa que son plaisir allait en être gâché et voulut prendre congé; mais Joseph s'y opposa vivement; on se mit d'accord sur de nouvelles bases, et l'on fit de la monnaie; par la suite Flavien se montra peu complaisant; il lui sembla qu'il était de loin celui des deux dont les services avaient le plus de prix, et que Joseph s'en serait passé moins facilement que lui des siens. Chaque fois il devait retarder d'un jour ou deux les rendez-vous que le garçon, à ce qu'il semblait par goût du plaisir plus que de l'argent, proposait toujours pour le lendemain.

Flavien ne devait cependant plus le revoir; en se rendant à la guinguette où ils étaient convenus de se retrouver, le dimanche soir, il vit au bord de la route deux garçons qui le regardèrent passer avec un peu trop d'attention, et l'un d'eux le rejoignit quelques dizaines de mètres plus loin en lui demandant en anglais s'il était bien Flavien Touzet. C'était un remplaçant envoyé par Joseph; il expliqua que celui-ci avait dû partir à Athènes à l'improviste, à cause d'un accident de voiture survenu à son père. Flavien doutait fort que cette explication fût exacte, et même que Joseph fût réellement parti. Peut-être avait-il découvert un autre touriste? Ou bien avait-il prévu ce départ depuis longtemps, ce qui aurait laissé supposer que l'affaire du billet de cinq cents drachmes était bien un piège? Bien qu'avocat, Flavien n'aimait pas les enquêtes, et surtout ne se sentait pas mal à l'aise dans l'incertitude; aussi ne posa-t-il aucune question. D'ailleurs le garçon se révélait

extrêmement agréable. Ses yeux bleus, ses cheveux d'un blond très foncé, son sourire facile plurent beaucoup à Flavien, qui n'eut à regretter que deux détails d'inégale importance: l'ongle long qu'il portait au petit doigt et son ignorance du français. Il s'appelait Phanis. Toutes les places étant occupées — on était dimanche — ils demandèrent à un homme qui se trouvait seul la permission de s'asseoir à sa table; celui-ci parut charmé de trouver une compagnie, et leur raconta en anglais et avec maints détails ses soirées à Pigalle lors d'un voyage en France, il y avait cinq ou six ans, puis ses souvenirs de la guerre, en Crète, où il avait vu des soldats parés de colliers d'oreilles humaines. Il inscrivit sur un papier son nom et son numéro de téléphone en invitant Flavien à le revoir. Phanis, qui dînait en suivant distraitemment la conversation, offrait de temps en temps à ses compagnons des brochettes piquées au bout de sa fourchette.

Son comportement sembla montrer dans la suite qu'il n'était pas aussi grec dans ses mœurs que Flavien l'eût souhaité. Celui-ci eut l'impression de lui servir de succédané; le culte de la virginité féminine, assez strict sous ces latitudes, rendait sans doute difficile la satisfaction de ses vrais appétits; il les trompait donc avec ses amis ou quelques touristes, qui lui procuraient de plus son argent de poche. Mais sa vocation était sans doute ailleurs; il donnait un peu l'impression de s'acquitter d'un devoir, et d'être pressé d'en avoir fini. En revanche, toutes les attentions et prévenances dont il manquait dans le plaisir, il les prodiguait partout ailleurs, dans la rue, au café, et Flavien pensait n'avoir jamais eu de compagnon plus agréable. Quand celui-ci lui demanda de l'emmener avec lui à Athènes, où il allait bientôt partir pour une semaine, la proposition ne lui déplut pas. Il objecta pourtant que sa chambre était déjà retenue et qu'il ne pourrait pas le loger; mais Phanis répondit qu'il lui serait possible de se faire recevoir chez sa sœur, qui habitait la capitale.

Pourtant, quand Flavien reparla le lendemain de ce projet, le garçon y avait déjà renoncé. Il faisait sans doute extrêmement chaud à Athènes, disait-il, et finalement il avait décidé de rester ici. L'avocat eut envie de lui proposer d'essayer de le loger, afin de savoir si le vrai motif de ce changement de décision n'était pas d'ordre financier. Mais c'eût été s'engager trop loin et il s'en abstint.



Phanis acceptait des rencontres moins tardives que celles de Joseph. Il revint deux fois au cours de la semaine, vers dix-sept heures, après la sieste. Flavien regrettait d'avoir à quitter Phanis, que sa beauté, son naturel aimable et son absence d'avidité rendaient décidément très attachant. Il aurait aimé pouvoir le mieux connaître, savoir si à cette séduction extérieure correspondaient des vertus plus profondes. Mais les connaissances que l'on fait en voyageant ont toujours ce grave inconvénient de rester lamentablement incomplètes. Pour éviter d'avoir à faire des adieux, Flavien proposa un rendez-vous le jour de son retour d'Athènes, une semaine plus tard. Il ne devait rester là que quelques heures avant d'aller prendre le bateau pour Brindisi, et se disait qu'il n'aurait sans doute pas le temps de revoir Phanis; il se proposait de l'avertir en temps voulu. Aussi la séparation fut-elle aisée et sans apprêts.

\*  
\*\*

En quittant Athènes, la semaine suivante, Flavien envoya une carte postale pour décommander son rendez-vous. En prenant l'autocar, il retrouva par le plus grand des hasards Denis, qui venait de passer quelques jours dans la capitale avec Joseph; comme il ne connaissait que quelques mots d'anglais la conversation fut très difficile. Flavien crut cependant comprendre que Joseph n'était pas venu à Athènes le jour où il avait envoyé Phanis le remplacer, mais sensiblement plus tard; l'accident paternel paraissait être pure invention. Les deux garçons avaient passé quelques soirées dans les tavernes de la Plaka, et Denis semblait exténué; il avoua n'avoir dormi que deux heures la nuit précédente. Quand au projet avorté de voyage à Patras, il ne semblait guère s'en souvenir, et Flavien ne put même pas savoir si la voiture était à présent réparée.

\*  
\*\*

Il prit le bateau le soir même et le voyage de retour le rendit pensif. Encore un beau souvenir... Plus tard il pourrait occuper sa vieillesse à se les raconter; mais peut-être y trouverait-il plus de peine et de regrets que de joie. Sa vie n'était donc que cette poignée de sable et de cailloux durs qui l'un après l'autre échappaient à ses prises; jamais il ne saurait en construire le moindre édifice. Trop de

visages, trop d'aventures, trop d'amours et pas d'amour. Le défilé fini et les lampions éteints, que resterait-il? Pourtant il savait qu'il ne chercherait pas à changer cette façon de vivre; si les failles lui en apparaissaient, il connaissait aussi celles de toutes les autres: l'ennui et les insatisfactions de la vertu aussi bien que les envers du grand amour, les inquiétudes, les jalousies, les renoncements et les montagnes d'illusions qui en sont la rançon. Le choix qu'on fait de l'une ou de l'autre de ces attitudes (en admettant qu'elles ne nous soient pas aux trois quarts imposées) lui paraissait au fond moins important que le courage qu'on apporte à accepter les risques de chacune et à en subir les inconvénients... Du courage, oui, c'est bien cela qu'il fallait dans son destin de papillon solitaire; mais n'en allait-il pas ainsi pour tous? Pourquoi se plaindrait-il de ce qui est le lot de chacun? Flavien était bien étonné d'en venir à de telles conclusions... S'il était né pour les petits bonheurs, eh bien il saurait s'y résoudre; il continuerait de ne point les mépriser et d'en goûter la saveur imparfaite. Il oublierait Joseph et Phanis, chercherait d'autres rencontres... Des vers de Pindare étudiés autrefois lui revinrent en mémoire: « Que suis-je? Que ne suis-je pas? L'homme est le rêve d'une ombre. » Les passagers commençaient à quitter le pont pour rentrer dans leurs cabines, tandis que sur la droite, les montagnes désertes de la côte étaient devenues toutes noires. Flavien se dit qu'il valait mieux remettre au lendemain la suite de ces réflexions, et se dirigea vers le bar.

MAURICE BERCY.



## UNE EFFRAYANTE BEAUTÉ

par R. F.

Il fut un temps où je ne pratiquais qu'un culte en exclusivité : celui de la beauté. D'abord instinct puis manie, cette idolâtrie gagnait chaque jour du terrain en profondeur et virait à l'obsession. J'en étais arrivé au point lamentable où plus rien d'autre à mes yeux n'avait de valeur. Peu m'importait que les gens eussent un cœur, des sens, une âme généreuse, des gestes charitables s'ils étaient laids ou seulement d'aspect quelconque. Le mépris pour tout être ne possédant pas un corps harmonieux ou un visage agréable m'était devenu un sentiment naturel à force de pratique inconsciente.

Il fallait un Dieu dans mon Temple et j'avais placé, bien en évidence sur une armoire, une tête d'Antinoüs vissée sur un socle de bois verni.

Si ce moulage provoquait l'admiration des amis plus ou moins gagnés à mes goûts, il causait en revanche le désespoir d'une petite cousine âgée de quatre ans. La frayeur de la gamine empirait à chacune de ses visites. Ce qui avait paru étonnement au départ s'était mué en crainte puis en véritable terreur. La dernière fois, une crise de larmes m'avait obligé à cacher dans un placard le Grec redoutable.

Ce jour-là, ce fut pire encore. J'entendais sur le palier les cris, les pleurs, les trépignements de l'enfant qui refusait d'entrer. J'eus beau l'embrasser, la cajoler, mes efforts pour la consoler et la rassurer restèrent peine perdue.

D'un petit index rageur au bout d'une main tremblante, la fillette désignait la sculpture en répétant sans cesse entre deux hoquets :

— Le Néouss... Le Néouss... Peur!

Résolu à calmer cette crainte injustifiée, je pris mon idole et la mis sous le nez de la gamine.

— Voyons, Patricia, il n'est pas méchant. Regarde comme il est beau!

Hélas, la démonstration ne fut pas convaincante. Cris et pleurs redoublèrent de violence.

Troublé et énervé par cette scène, je lâchai mon fétiche qui se brisa sur le parquet.

Cet accident rendit illico la sérénité à la petite fille qui ébaucha un sourire. Cinq minutes plus tard, elle réclamait des bonbons et jouait avec entrain tandis que je faisais disparaître les débris.

A dater de cet incident s'opéra ma mutation. D'abord furieux et navré, je sus presque aussitôt que je ne remplacerais pas l'objet d'art cassé. Ceci sous prétexte d'éviter de nouvelles angoisses à ma petite cousine.

Pourtant, quand j'y réfléchis avec le recul du temps, je crois pouvoir affirmer que quelque chose en moi qui ressemblait à une force mauvaise venait, du même coup, de voler en éclats. J'étais exorcisé. Dès cet instant, je donnai un sens plus large à certaines expressions consacrées comme beauté fatale, beauté agressive, beauté du Diable. Je compris enfin ce que la beauté, prise isolément, peut avoir de dangereux.

En descendant dans la rue, je ressentis confusément mais intensément le changement qui venait de s'opérer.

Le ciel me parut plus bleu, le soleil plus brillant. Je me pris à sourire à une voisine usée par les ans et le travail. D'ordinaire, je répondais à peine, du bout des lèvres, aux amabilités de cette charmante aïeule.

J'entendis plus tard sur mon compte des réflexions rassurantes. Il paraît que j'étais devenu moins sauvage, plus sociable, plus humain même. Petite cause, grands effets.

Aujourd'hui, le temps a fui, et l'évolution de ce petit drame domestique ne me rend pas même mélancolique. Je ne regrette ni ce passé futile ni la tête de plâtre. La leçon valait bien un sacrifice. Le bénéfice que j'en ai tiré pour l'harmonie de ma vie est sans commune mesure avec les dégâts causés.

Patricia est devenue une gracieuse adolescente qui sonne parfois à ma porte. Récemment, pour mon anniversaire, elle est arrivée avec un gros paquet que je me hâtais de déficeler. Horreur! C'était une tête d'Antinoüs, réplique exacte de la disparue.



Ma cousine m'observait ravie, guettant ma réaction :  
— Tu vois... Je répare. J'y ai mis le temps mais tout arrive.

Devant mon manque d'enthousiasme, elle ajouta déçue :

- Mon cadeau n'a pas l'air de t'enchanter!
- Ecoute, Patricia, nous n'avons pas de gêne l'un envers l'autre? Alors, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais mieux autre chose.
- Ah bon, fit-elle résignée. Quoi, par exemple?
- Je ne sais pas... Tiens, peut-être... des bonbons.
- Parce que les têtes c'est périssable, chantonna-t-elle, parodiant un air en vogue eu guise de conclusion.

R. F.

---

---

## ÉTUDE FONCIÈRE

### et M. DE MONGALON

ACHAT — VENTE

**STUDIOS — APPARTEMENTS**

(avec ou sans standing)

PARIS — BANLIEUE

PRÊT sur ACHAT — INTÉRÊT DÉGRESSIF

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées)

---

---

*Prendre rendez-vous*

---

---

## COLLOQUE D'ANVERS

LE 14 MARS 1965

Le colloque de Bruxelles ayant connu un réel succès et s'étant avéré un moyen particulièrement efficace d'informer l'opinion, il est apparu aux dirigeants du C.C.L./C.O.C. que cette initiative devait être reprise. C'est ainsi que la section flamande dont le siège se trouve au club d'Anvers mit sur pied un colloque unilingue en néerlandais à l'occasion du troisième anniversaire de sa fondation. Le C.O.C. avait loué une grande salle en plein centre de la seconde ville de Belgique. Comme à Bruxelles, s'y sont pressés des hommes et des femmes d'œuvres, des ecclésiastiques, des sociologues et même des personnes bien placées du Palais de Justice et de la Police des mœurs. La présidence était, comme à Bruxelles, assurée par M. le Dr Vermeire, fondateur et directeur des « Cahiers de sexologie ».

Introduction de Mme le Dr REYMEN-BOGAERT

Si je prends la liberté de solliciter votre attention pour quelques instants, ce n'est pas pour vous présenter un aspect purement scientifique de l'homophilie. Ce problème — et tous sont d'accord ici avec moi — est en effet extrêmement complexe et loin encore d'être éclairci quant à son contenu exact, ses causes précises et ses bases les plus intimes.

Le rôle déterminant certain du système endocrinien (facteurs d'hérédité et déviations biologiques), le rôle du développement génétique perturbé que la psycho-analyse s'efforce de déceler (les causes psychologiques éventuelles ainsi que les facteurs culturels et du milieu viennent ici en considération) ne sont ni éclaircis ni de certitude mathématique. Les études futures doivent y apporter lumière et synthèse. En fonction de ceci voyons les conceptions évolutives de l'idée de « perversité ».



En psychopathologie, si nous laissons la parole à Kraft-Ebing (en 1886), alors est pervers tout comportement sexuel non orienté vers la reproduction. Tandis qu'un Freud considère comme perversité la dénaturation des instincts, nous trouvons maintenant chez des phénoménologues comme Gebattel que la perversité existe lorsqu'il y a recherche de destruction ou détournement voulu à l'égard de l'amour et du mariage. Quant au Professeur Giese de Hambourg, il voit uniquement la perversité dans le comportement total de l'individu.

De toute évidence il devient impossible de déterminer si tel ou tel comportement est pervers.

Si donc je prends la parole parmi vous, c'est simplement parce qu'on m'a demandé d'apporter mon expérience professionnelle et ma conception sur le problème. Je crois que le problème de l'homophilie tel qu'il s'impose à notre société doit être approché d'après la méthode phénoménologique et uniquement dans cette optique (c'est-à-dire comme le problème se pose dans son ensemble) que l'on peut trouver les possibilités rationnelles d'éclaircissement, d'amélioration et d'adoucissement de certains aspects de la question. De plus, il m'apparaît clairement que, l'angle pratique, le nœud de la question n'est pas de savoir quelle théorie est la vraie ni de débattre si les homosexuels sont des malades, des anormaux, des pervers, des déséquilibrés psychologiques, des neurotiques, etc... Pour moi, le nœud du problème est que l'homophilie existe, qu'elle fait partie de la vie, que, partant, nous devons en tenir compte et tâcher de résoudre à la lumière des progrès scientifiques les problèmes qu'elle pose dans le domaine biologique, dans le domaine juridique, dans le domaine social. Des savants comme Kinsey, Kollman, West et d'autres nous ont enseigné que la négation systématique, l'ignorance puérile, l'indifférence totale autant qu'une inutile exploration du problème homosexuel ne constitue une justification pour celui qui, dans la société, est chargé d'une mission d'éducation et assume une fonction de direction et de conseil. Pour le médecin cela se situe encore sur un autre plan. L'essentiel de sa profession reste, à ce que je pense et selon ce que j'ai avancé dans une explication des « Nouveaux aspects de la sexualité humaine », de donner une réponse à cette question implicite ou explicite de tout patient : « Docteur, pouvez-vous m'aider? ».

Eu égard aux connaissances nouvelles au sujet de l'homosexualité et aux aspects plus humains que l'on reconnaît

actuellement aux questions sexuelles, la réponse du médecin peut s'avérer plus large et plus franche. Il ne suffit pas de refiler le travail à un psychiatre ou à un neurologue. Tout médecin ayant une connaissance suffisante du cas doit pouvoir donner une notion, une orientation. En ce qui concerne l'homosexualité, la fonction et le rôle du médecin n'est pas seulement de soigner (médecus) mais bien d'aller à la rencontre de ses frères en humanité. Mes études et ma pratique ont dirigé mon intérêt et mon action essentiellement vers l'étude des rapports humains plus profonds entre homme et femme pour en arriver à une union conjugale plus harmonieuse. Ceci n'est pas adéquat aux problèmes qui nous réunissent ici. Mais cela m'a permis d'entrer en contact avec certains aspects de l'homophilie. Les conséquences fatales d'opinions ayant cours autrefois chez certains moralistes et certains ecclésiastiques me sont apparues clairement bien des fois et notamment dans les cas où on avait donné le mariage comme thérapeutique à des jeunes accusant des composantes homosexuelles. Il doit être établi une distinction entre les invertis complets, les bi-sexuels et les homophiles occasionnels. Chaque cas est spécifique mais je pense qu'il n'est jamais justifié de pousser au mariage un être marqué des tendances homosexuelles sans que le partenaire n'ait parfaite connaissance. La désillusion et l'exaspération peuvent agir toute la vie et faire croître des troubles sexuels chez d'éventuels enfants d'un couple boîteux. Au surplus, il m'apparaît comme indispensable que l'homme aux penchants homosexuels ne s'engage jamais dans le mariage avant d'avoir acquis la certitude de parvenir à la cohabitation normale. Sur ce point on doit peut-être laisser la parole aux normalistes et aux théologiens. Corroborant ceci, je voudrais citer un cas que je n'ai pas expérimenté moi-même mais qui m'a été dit par un professeur de l'Université de Louvain. Il nous a lu une lettre d'une jeune fille consciente de la portée du fait que son fiancé avait des périodes d'orientation homosexuelle avec des contacts. Elle prétendait lui apporter un amour suffisant, l'acceptait tel qu'il était et voulait l'épouser. Plus tard, j'ai eu dans ma clientèle quelques cas de jeunes gens qui à l'occasion d'une consultation pour un simple accident cutané me demandaient conseil et assistance quant à leurs difficultés homosexuelles. Dans un cas où les parents avaient très mal pris la chose on me demandait de la compréhension et l'adresse d'un prêtre. Dans d'autres cas s'étalait une misère profonde résultant de l'incompréhension de la famille et de l'impi-



toyable ignorance de la famille et du milieu. Pour ces cas, une association telle que le C.C.L./C.O.C. de laquelle il sera peut-être question au cours de ce colloque peut s'avérer d'une grande utilité.

Pour conclure ces quelques idées, je voudrais vous dire qu'à notre époque la plus grande nécessité est l'indigence morale sur différents plans.

L'intellectuel et l'homme cultivé ne peuvent rester insensibles et doivent tendre la main à tout être quel qu'il soit et quelles que soient ses nécessités.

#### Introduction de M. le Dr SEVERY, neurologue

Nous sommes ici pour combattre des préjugés et je vais commencer par sacrifier à un préjugé.

J'ai assisté à maintes conférences et j'ai lu plus d'un livre traitant de l'homosexualité. Chaque fois l'auteur croyait indispensable de signaler qu'il n'était pas homosexuel. Je suivrai la même voie, non par prévention mais pour que l'on ne puisse présumer que je plaide pro-domo. Il est donc acquis que je suis un hétérosexuel, que j'ai femme et enfants et que je suis — pour autant que je ne m'abuse et ne surestime mes qualités — un honnête et vertueux citoyen. Ceci me confère le droit de parler objectivement d'hommes qui se différencient de moi. C'est un comportement scientifique malgré le caractère paradoxal de semblable prise de position. Les homosexuels sont l'objet de risées et on les montre du doigt. Seuls les hommes qui pensent et réagissent autrement qu'eux sont capables d'émettre un jugement à leur sujet.

Il n'est absolument pas dans mes intentions de prononcer un plaidoyer pour ou contre l'homosexualité. En tant que scientifique, je puis bien être partisan ou adversaire de théories données. Mais un fait est un fait et doit être accepté. On peut en discuter mais on ne peut le nier. Si nous portons des œillères, nous pouvons peut-être ne pas le voir. Cependant, que nous le voyons ou non, il subsiste. Comme le disent nos voisins de l'Ouest : un fait est plus respectable qu'un Lord-Maire. Le fait homosexuel existe. De bon ou de mauvais gré, nous devons l'accepter.

Est-il utile de dire que l'homosexualité est un fait biologique généralisé. L'homme n'est pas seul à avoir des activités sexuelles avec des individus de son propre sexe. Tous les

animaux qui vivent sur terre en sont capables également. Il suffit de priver les chiens dans la rue, des vaches en prairie, des singes dans les cages d'un jardin zoologique de leur partenaire normal pour qu'il devienne évident que leurs jeux érotiques s'exercent avec des individus de leur propre sexe. Chez les humains, même dans les cas d'hétérosexualité les plus caractérisés, il y a toujours, dans le processus du développement une période où les tendances d'un être le portent vers quelqu'un de son sexe. Ceci est abondamment démontré par la psychanalyse et apparaît dans la littérature. Veuillez-vous reporter, quant à cela, aux documents classiques et au film « Jeunes filles en uniforme » dont une nouvelle version vient d'être présentée et qu'aucune censure n'a interdit. Il existe bien une différence foncière entre l'homosexualité non caractérisée, inconsciente et animale de nos « frères inférieurs » et la sélectivité de l'homophile humain dont l'intelligence et une évolution plus poussée sur le plan bio-psychologique implique une portée plus consciente. Non seulement chez les peuples primitifs mais aussi chez les peuples hautement civilisés, l'homosexualité fait partie intégrante des institutions officielles et officieuses. Référons-nous pour cela à Lesbos et aux éphèbes de l'Antiquité grecque qu'on ne soupçonnera certainement pas de manque de culture.

Je le répète, on ne doit pas donner à mes paroles une interprétation erronée. Je ne plaide pas pour l'homosexualité; je constate simplement un fait et ce fait subsiste toujours. La meilleure preuve que le fait homosexuel est pris objectivement et même de façon neutre, nous la trouvons dans notre Droit. Vous savez combien le code belge est sévère pour les délits sexuels : uriner contre un mur ou se dévêtir chez soi sans rideau, pour autant que l'auteur soit surpris, sont sanctionnés comme outrages publics aux bonnes mœurs. Dans ce domaine les homosexuels sont traités de la même manière que les hétérosexuels; ils ne sont poursuivis que dans un nombre de cas bien définis : outrages publics aux bonnes mœurs, attentats à la pudeur et incitation à la débauche avec circonstances aggravantes si les faits sont commis sur la personne ou en présence de mineurs d'âge. En aucun cas, il n'est fait acceptation d'homosexualité ou d'hétérosexualité. La législation belge a ici montré sa sagesse. Malheureusement, ce n'est pas dans tous les pays. Mais nous sommes en Belgique et nous ne pouvons rien pour ce qui se passe au-delà des frontières.



Le sujet que nous avons à traiter aujourd'hui est immense. Ce n'est pas dans le cadre de cette réunion que tous les aspects de la question pourront être étudiés. En ce qui me concerne, je voudrais très brièvement aborder deux points : une question de définition et une question de thérapeutique.

Primo : de définition. Dans les ouvrages les plus classiques sur la psychiatrie et la psycho-pathologie, l'homosexualité se trouve classée sous la rubrique des perversions et des déviations sexuelles. C'est fâcheux et dépassé. Cela résulte d'une fausse notion des choses. Ce sont d'ailleurs les mêmes auteurs qui classent l'épilepsie, par exemple parmi les psychoses. Nous savons pourtant que l'épilepsie est une maladie organique. Nous savons tout autant que l'homosexualité n'est pas une perversion. Elle est encore moins une maladie. Sous l'angle statistique, dans une population composée d'une majorité absolue d'hétérosexuels, l'homosexualité apparaît comme une particularité, voire une singularité. Il n'y a aucune raison de la taxer pour autant d'appellations péjoratives et malveillantes dont l'emploi dénote un esprit peu scientifique.

Secundo : de thérapeutique. On peut grosso modo classer les homosexuels en deux groupes : les vrais, les authentiques et les faux, les occasionnels. Les faux homosexuels croient qu'ils sont homophiles alors qu'à proprement parler ils sont des hétérosexuels. En général, ce sont des jeunes qui, par suite de certaines circonstances ont éprouvé leurs premiers élans érotiques sous l'influence d'un ou plusieurs homosexuels. Tôt ou tard, ils s'aperçoivent qu'ils marchent dans une voie qui n'est plus la leur. Cela ne ce passe pas sans trouble. Ils se trouvent malheureux et ont besoin d'aide. Une analyse approfondie de leur personnalité donne des résultats positifs. Le médecin ou le psychologue consulté peut combler leurs lacunes et les ramener dans leur voie.

Par contre, les vrais homosexuels n'ont absolument pas l'impression de s'être mépris. S'ils se sentent malheureux c'est exclusivement par suite des railleries auxquelles ils sont exposés et par crainte des suites que pourrait entraîner sur le plan professionnel, familial et social la découverte de leur particularité. Ils ne consultent jamais un médecin d'initiative personnelle. Ils ne se sentent ni malades ni infirmes. Si de bon ou de mauvais gré la famille les induit à voir un psychiatre, celui-ci est impuissant. Au stade actuel de la médecine, la science ne peut rien. La cause de

l'homosexualité reste inconnue. Aussi longtemps que l'on ne l'aura pas découverte, tous les efforts de la thérapeutique restent vains et à l'état d'ébauche.

J'achève ainsi de traiter ces deux points de façon très cursive. Il va de soi que le sujet est inépuisable. Le débat qui suivra va encore prouver, je l'espère.

#### Introduction du R. P. GOTTSCHALK, msf

L'exposé du R. P. Gottschalk reprenant les idées qu'il avait émises lors du colloque de Bruxelles, nous prions le lecteur de s'y reporter (1).

Une fois achevée la lecture des trois rapports introductifs du débat, M le Dr Vermeire, président du colloque, appela à la tribune des représentants des homophiles. Il est en effet indispensable de parler valablement de l'homophilie sans entendre les avis, les réactions des homophiles eux-mêmes. Ils connaissent en effet mieux le problème que quiconque puisqu'ils le vivent quotidiennement. Tous ceux qui se penchent sur cette question apprendraient plus en étant homosexuels, ne fut-ce qu'une demi-heure s'il se pouvait, que pendant des années d'études théoriques.

Le premier orateur homophile fut le Secrétaire du C.O.C. d'Anvers.

Il expliqua en peu de mots au nombreux public qui n'avait jamais entendu le vocable C.O.C. ce qu'est cette association, ses origines ainsi que ses objectifs. Il insista sur l'idée qu'il ne s'agissait pas au cours de ce colloque de faire de la propagande pour l'association mais bien de faire comprendre les buts qu'elle poursuit d'aider directement ou indirectement les homophiles.

Directement : en amenant l'homophile dans l'association afin qu'il apprenne à se connaître et à s'accepter. Il doit apprendre à vivre selon son mode de vie propre. Il doit accéder à la paix avec soi-même et avec la société par la suppression des tensions dont il est souvent l'objet : tension avec soi-même, tension avec la société, tension avec Dieu quand il est croyant.

(1) *Arcadie*, n° 143.



Indirectement : en amenant la société encore si souvent distante ou hostile à une meilleure compréhension. Cela se réalise en l'éclairant sur la vraie nature du fait homosexuel.

Vient ensuite à la tribune M. le Dr Ton van Beek, membre du comité de direction du C.O.C. hollandais qui pose quelques problèmes qui pourraient faire l'objet de discussions plus tard. Il précise qu'il n'est pas question pour lui d'aborder l'aspect scientifique. Il ignore si l'homosexualité est constitutionnelle ou acquise, il abandonne cela aux hommes de science et cette attitude doit, selon lui, être aussi celle du C.O.C. Quant à l'acceptation de soi-même, on arrive à considérer que les homophiles ne sont pas les seuls à l'affronter. Cela résulte, de nombreux contacts que l'orateur a eu avec des gens mariés autant qu'avec des homosexuels. Tous, lorsque nous abordons l'âge adulte, nous devons repenser les conceptions que nous avons acquises dès le berceau ou qui résultent de notre éducation familiale et scolaire. Un hétérosexuel élevé dans un milieu puritain, par exemple, trouvera de grandes difficultés lors de sa confrontation avec les réalités sexuelles en débouchant sur l'âge adulte. L'homophile reprendra souvent les idées toute faites qu'on lui a insufflées quant au péché, quant à l'ordre de la création, etc... S'il n'est pas capable de refaire son opinion quant à cela il ne pourra pas accéder à l'acceptation de sa nature et partant, n'atteindra pas son stade adulte.

L'orateur considère comme très importants les contacts personnels. Il faut déplorer que nombre d'homosexuels ne puissent, par crainte, pendant de longues années s'ouvrir à personne. Lorsque cela se produit, il en résulte une émancipation, une libération évidentes et un progrès manifeste dans les relations sociales. Un couple doit avoir des contacts sociaux, c'est-à-dire qu'en tant que couple, il doit représenter quelque chose pour la société. Dès le début d'une amitié homophile, cela peut représenter une difficulté. En tant que couple d'amis, on ne représente rien pour personne dans la société, le couple homophile n'étant pas reconnu, il se trouve retranché, isolé du monde.

## FORUM

Contrairement au colloque de Bruxelles, celui d'Anvers avait prévu beaucoup de temps pour la discussion; une heure et demie durant laquelle des questions furent posées, des avis personnels émis. Ils ont montré avec quelle attention les rapports introductifs avaient été suivis et quel puissant intérêt suscite le sujet.

La première intervention provoqua un peu de remous dans l'assemblée. Elle ne pouvait recueillir l'approbation des homophiles présents dans la salle. C'était M. le Secrétaire du Comité National Belge contre l'alcoolisme qui établit un parallèle entre l'homophile et l'alcoolique.

1° L'homophile et l'alcoolique souffrent d'isolement; leur appellation leur fait peur. Il en résulte dans les deux cas de l'angoisse, de l'incertitude, de l'auto-apitoyement morbide.

2° Socialement, ils s'avèrent agressifs envers un monde que ne les accepte pas. Ils se sentent incompris, se réfugient dans une vie souterraine, ils portent un masque et jouent la comédie.

3° Quant à leur étiologie règne une grande incertitude. Les théories avancées quant aux deux phénomènes ne sont qu'hypothèses. En fait on ne connaît rien des deux phénomènes.

Ceci dit, l'orateur en vient à poser les questions ci-après :

- 1) La thérapeutique de l'homosexualité ne consisterait-elle pas en la mise sur pied de nombreux petits groupes dans les différentes villes?
- 2) La thérapeutique doit-elle être individuelle ou collective?
- 3) Devons-nous traiter les homophiles d'une manière paternaliste ou leur enseigner le moyen de s'en tirer eux-mêmes?
- 4) Que pense-t-on de l'idée de créer de petits groupes mixtes, par exemple six homophiles, six alcooliques, six sujets normaux?

La réponse est bien claire et fournie par M. le Dr Severy. Une thérapeutique, un traitement supposent une maladie. Il ne peut donc dès d'abord être question de thérapeutique



aussi longtemps que l'on n'a pas démontré que l'homosexualité est une maladie. On ne connaît pas les critères qui font qu'un être est homosexuel ou hétérosexuel. L'homosexuel authentique ne se reconnaît absolument pas malade et ne se sent pas malheureux. Que pourrait-il aller chercher dans un groupe thérapeutique quelconque? On ne doit parler de thérapeutique que pour les faux homosexuels, les cas intermédiaires seuls posant des problèmes. L'alcoolisme, par contre, est bien une maladie. Les symptômes en sont multiples : névroses, psychoses, toxicomanies. Ici, une thérapeutique est nécessaire et le traitement collectif est le seul efficace.

Pour l'homosexuel, l'action collective n'a aucune valeur sur le plan thérapeutique, mais le groupement en associations est utile afin d'éviter la solitude et être plus fort contre les anathèmes de la société. C'est pourquoi, dit l'orateur, l'existence du C.C.L./C.O.C. a toute mon approbation.

Le R. P. Gottschalk est aussi d'avis que la formation d'association d'homophiles est très favorable. Il se réfère pour cela aux groupes de contact pour homophiles qui existent en Hollande. Nous ne devons pas, dit-il, nous comporter de façon paternaliste à leur égard. Ils peuvent bien s'en tirer tout seuls car ils sont entre des mains très capables. Il peut tout au plus être question d'une certaine action parallèle à la leur.

Pour l'orateur, il n'y a rien de commun entre les homophiles et les alcooliques; les deux cas se trouvent sur des terrains différents. L'homosexualité est un phénomène inné tout comme le daltonisme et l'albinisme.

Pour le R. P. Callewaerts, Professeur de théologie morale à Louvain, l'analogie entre homosexuels et alcooliques n'est que superficielle. Chaque ivrogne se sent un malade, se reconnaît plus ou moins coupable. Dans son cas une thérapeutique collective se défend. Toute approche des homophiles s'appuyant sur ce thème serait à côté de la question.

Cette discussion s'achève par une intervention d'un psychiatre hollandais qui ruine définitivement la comparaison entre l'homophile et l'alcoolique. L'alcoolique qui se livre à son penchant devient une épave corporellement, spirituellement et socialement. L'homosexuel qui suit ses tendances devient un homme heureux. C'est là une différence essentielle.

Un autre sujet est abordé par un médecin dans l'auditoire qui se déclare homosexuel. Il pose les deux questions suivantes :

1) Comment un hétérosexuel peut-il arriver à comprendre l'homosexuel. L'homosexualité continue à être regardée sous une optique hétérosexuelle, peut-être parce que l'homosexuel n'ose pas s'affirmer.

2) Il résulte de certaines recherches scientifiques :

a) que beaucoup d'homosexuels présentent une réaction positive de grossesse;

b) que l'examen des urines enseigne que beaucoup d'homosexuels accusent une teneur extraordinaire forte de « pregnandiol », plus élevée parfois que chez une femme normale;

c) en ce qui concerne le sexe chromosomique, celui-ci n'est pas féminin chez les homosexuels cependant que chez beaucoup une grande quantité d'hormones femelles se rencontrent dans le sang.

Pour terminer, ce médecin se dit intéressé à rencontrer de nombreux groupes de jumeaux homosexuels pour poursuivre ses recherches.

M. le Dr Vermeire, Président du colloque, entreprend de répondre :

1) Ce sera très laborieux d'amener les hétérosexuels à comprendre les homosexuels alors que fréquemment il est difficile pour l'homme de comprendre la mentalité de la femme. Il faut une certaine évolution avant de se comprendre. Cela ne se produira qu'à la longue. Si les homosexuels se rendaient compte des difficultés que nous avons de les comprendre nous aurions déjà fait un pas important;

2) Toute recherche concernant les origines et les signes de l'homosexualité est encourageante. Je veux, dit l'orateur, m'attacher à y collaborer. Nous devons cependant ne pas tirer des conclusions prématurées de données limitées.

Le R. P. Callewaerts pense que l'aspect scientifique du problème n'est pas le nœud de la question pour l'homophile. Il souhaite qu'il soit traité de l'intégration de l'homophile dans la société. Comment l'homophile peut-il vivre avec ses données particulières et adapter sa vie à celle des autres? Quels problèmes pose tout ceci pour l'entourage, pour la vie publique, pour le moraliste, pour le sociologue, pour tous ceux qui portent une responsabilité?



Comment l'homophile peut-il personnellement ou par groupes petits ou grands vivre dans la société, y être heureux et aussi, s'il est croyant, trouver une place dans son église? Qu'attend-on sur ce point du moraliste? Et, pour être très net, s'attend-on à ce que l'Église catholique Romaine en vienne à un moment donné à bénir une amitié homophile stabilisée comme un vrai mariage?

Un auditeur homophile qui a joué un rôle important dans la création du C.O.C. Anvers, apporte une réponse précise. L'homophile, dit-il, attend d'être accepté dans la société comme un autre humain. Je suis moi-même homophile, proclame-t-il, j'ai un ami, nous vivons ensemble et nous sommes heureux. Notre voisine de palier trouve cela tout-à-fait normal et nos autres voisins dans le building ne se montrent nullement étonnés de ce que nous vivons à deux. Ceci n'est hélas! pas la règle. La plupart des homosexuels se sentent exclus de la société parce que les gens ne reconnaissent que l'amour hétérosexuel. Nous attendons que surgissent des hommes qui, en considération de ce que les homosexuels sont des hommes comme les autres et non des malades, prennent la responsabilité d'éclairer l'opinion. C'est indispensable. Pourquoi, demande l'orateur, cela ne se ferait-il pas dès l'école, dès l'enseignement moyen au moins en disant aux grands garçons que l'homosexualité est un fait, ce que ce fait comporte et l'attitude que l'on doit adopter à son égard et ainsi éveiller une compréhension précoce. Et qui devrait dispenser cet enseignement? Des hétérosexuels, bien sûr, qui commenceraient naturellement par se convaincre eux-mêmes de ce qu'en définitive, les homosexuels sont des hommes au même titre que les autres.

M. le Dr Vermeire, Président du colloque se déclare pleinement d'accord sur la nécessité d'une éducation sexuelle dans le cadre familial et scolaire. Mais il y a encore bien des résistances à vaincre. Et de citer des exemples de sa vie professionnelle où il se heurte à des oppositions irraisonnées basées uniquement sur des préjugés.

M. le Dr Severy est d'opinion qu'il s'agit de préventions injustifiées, préventions qui s'opposent au progrès en bien d'autres domaines et s'avèrent contre toute innovation. Il cite notamment la réticence de beaucoup en ce qui concerne les maladies mentales, la psychiatrie, etc... Il subsiste toute une série de préjugés qui font que les gens se croient auto-

risé à juger leurs semblables et ne feront rien pour les comprendre.

Le psychiatre néerlandais qui a déjà pris la parole intervient à nouveau et fait remarquer que l'éducation doit être faite objectivement que celui qui s'y emploie soit homosexuel ou hétérosexuel.

Une dernière intervention sur ce sujet de l'éducation de l'opinion vient de la part du Secrétaire du C.O.C. Anvers. Il prétend que c'est l'homosexuel lui-même qui doit s'y intéresser en premier lieu, non en prêchant, mais en montrant dans la pratique ce qu'est le comportement d'un homosexuel qui s'accepte et se comporte dignement dans la société. En effet, d'où la société tire-t-elle son opinion de l'homosexualité si ce n'est des seuls homosexuels qui s'exhibent et se font remarquer en public. Il cite l'exemple d'un médecin bruxellois qu'il a rencontré et qui fondait son opinion de l'homosexualité sur ce qu'il avait vu dans un bouge du port d'Anvers. La plupart des gens ne voient de l'homosexualité que le côté négatif parce qu'ils n'ont sous les yeux que les excentricités de quelques-uns. Ces individus ne représentent cependant qu'une infime minorité de la masse des homosexuels qui se trouvent ainsi jugés et condamnés sur les excès de quelques fantaisistes. C'est avec plaisir, poursuit le Secrétaire, que je vois dans cette salle des quantités d'homophiles qu'on ne saurait distinguer des autres. Je demande à tous les homophiles de se comporter toujours dignement. Je sais qu'il est souvent très difficile à l'homosexuel de se présenter comme tel car dans l'hypothèse cela pourrait représenter un suicide sur le plan social. Mais tous ceux qui peuvent et qui osent s'afficher et se conduisent nonobstant très bien contribuent pour beaucoup à rectifier l'opinion des autres au sujet de l'homosexualité.

Une collaboration de la Presse serait souhaitable, surtout lorsqu'elle a à relater des délits sexuels. A ce point de vue, nous nous trouvons en Belgique singulièrement en retard sur ce qui s'est fait en Hollande où le problème de l'homophilie a été évoqué à la T.V. et à la radio.

Le C.O.C. prend sa part dans cette campagne d'opinion en tant que haut-parleur de l'homosexuel, qui, souvent, peut ou n'ose parler à titre individuel.

Une question écrite porte sur l'attitude à conseiller aux parents qui s'aperçoivent de l'homosexualité de leur fils. Le Dr Severy y répond. Il faut en premier lieu s'assurer



qu'il s'agit d'un cas d'homosexualité réelle. Si on n'a pas tous ses apaisements sur ce point, il faut demander l'avis d'un psychiatre ou d'un conseiller moral. Si le garçon est reconnu homosexuel, il doit être accepté comme tel par ses parents.

Le R. P. Gottschalk cite des exemples tirés de la pratique pastorale et conclut que le fait de l'homosexualité chez un individu doit être admis par son entourage. On doit s'efforcer de le comprendre. Il ne faut surtout jamais rien lui reprocher et il sera utile de prendre contact avec des éducateurs au courant de la question. Les parents en tireront grand profit, cela les aidera à comprendre leur fils et les amènera à s'adapter à la situation. Il fait état de nombreux cas où, grâce à son intervention, des parents sont passés d'une opposition farouche à l'acceptation d'une amitié valable.

Une dame dans l'auditoire voudrait savoir si l'homosexualité se présente aussi chez les femmes et si cet aspect est assumé par les associations homophiles.

La réponse est assumée par le R. P. Gottschalk. Il ne s'aventure pas à fixer un pourcentage ni à déclarer que l'homosexualité féminine est plus ou moins fréquente que l'homosexualité masculine. L'homosexualité chez la femme est en général moins remarquée que chez l'homme. D'autre part, les amitiés entre femmes paraissent plus durables, plus solides qu'entre hommes. Les dosages de masculinité ou de féminité influencent beaucoup ces unions. L'orateur dit connaître des amitiés homosexuelles féminines qui durent depuis 10 et 15 ans. En ce qui concerne l'attitude des parents, il signale, qu'en général, l'homosexualité de la fille est encore moins acceptée que celle du fils.

Deux opinions sont ensuite émises au sujet de la différence qui sépare l'homosexualité foncière de l'homosexualité accidentelle. Le psychologue néerlandais a observé que des individus peuvent dans le cours de leur vie connaître des phases à dominance homosexuelle et d'autres à dominance hétérosexuelle. Il n'est pas assez, selon lui, tenu compte de l'évolution naturelle.

Un autre auditeur fait observer qu'il n'y a vraiment que peu d'individus complètement homosexuels ou complètement hétérosexuels, ce qui est admis par la plupart des hommes de science.

L'heure étant venue de clore le débat, M. le Dr Vermeire tire conclusions ci-après que nous reproduisons in-extenso :

« Nous avons espéré qu'au cours de ce colloque, nous aurions appris quelque chose d'une manière concrète au sujet des homophiles. Cela s'est produit. Les homophiles nous ont fait connaître leur point de vue. Nous continuons à compter de leur part sur un apport positif et sur un éclairage positif de leurs problèmes.

Chacun a le devoir, dans son milieu, d'agir pour modifier la situation présente. Nous devons susciter un courant d'idées afin d'amener les couches dirigeantes à une conception juste. Elles sont responsables de la survivance des préjugés et non la femme de ménage.

Nous avons cru difficile d'accepter notre sexualité, disons notre hétérosexualité. Il importe peu de savoir si quelqu'un est homosexuel ou hétérosexuel, mais bien que c'est un être humain qui a le droit de vivre sa vie selon ce qui lui a été donné en partage ».

---



---

JOHN RECHY

## CITÉ DE LA NUIT

« La vie homophile, la nuit, en Amérique »

N. R. F. — 466 p. — 24,30 F



## LIVRES ANCIENS

## LIVRES NOUVEAUX

### POURQUOI JE NE SUIS PAS

### CHRÉTIEN ET AUTRES TEXTES (1)

de BERTRAND RUSSELL,

Contrairement aux allégations mensongères des conformistes américains qui, en 1940, par de misérables intrigues, firent annuler sa nomination à une chaire de philosophie du Collège de New York, lord Bertrand Russell n'a jamais eu de penchant pour l'homosexualité.

Mais cet esprit universel — logicien, philosophe, historien, sociologue, moraliste, éducateur —, cet homme généreux uniquement soucieux du bonheur de l'humanité est franchement hostile aux lois anti-homosexuelles.

Les Arcadiens liront avec intérêt les bonnes pages que publie Jean-Jacques Pauvert.

Russell examine et rejette les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Il reconnaît l'excellence de certaines maximes évangéliques, auxquelles d'ailleurs, les chrétiens n'ont pas manifesté un vif désir de conformer leur conduite : donner ses biens aux pauvres, ne pas se battre, ne pas se rendre à l'église, ne pas punir l'adultère, ne pas juger. Mais il désapprouve la fureur vengeresse qui dirigeait le Christ contre ceux qui n'acceptaient pas son enseignement.

A ses yeux, le caractère le plus condamnable de la religion catholique c'est son attitude à l'égard de la sexualité.

« Dans le domaine sexuel, notre moralité courante contient quantité de choses qui doivent, purement et simplement, leur origine à la superstition. »

« Presque tous les adultes appartenant à une communauté chrétienne sont plus ou moins malades par la seule raison que l'éducation sexuelle était tabou au temps de leur jeunesse. »

Dans une prose incisive, l'éminent philosophe montre comment le sens du péché qu'on a inculqué aux hommes dans leur jeunesse devient plus tard cause de cruauté, de timidité, de stupidité.

(1) Coll. Libertés. 177 pages. J.J. Pauvert, Editeur. Prix : 3 F.

« Le christianisme soutient que la souffrance est le salaire du péché, et que c'est une bonne chose. Quel sadisme et quelle pauvreté. »

S'élevant contre toutes les formes de bigoterie, il montre que les préceptes moraux et religieux remontent à une époque où l'on était plus cruel qu'on ne l'est aujourd'hui. La conception chrétienne de la Sainteté, purement individualiste, a, selon lui, tort d'exclure l'action sur le plan social.

« Aujourd'hui encore, les chrétiens confits en religion considèrent qu'un homme adultère est plus pervers qu'un homme politique qui touche des pots de vin, bien que ce dernier fasse probablement mille fois plus de mal. »

Les règles morales ne devraient pas être des machines à broyer l'individu et son bonheur :

« On doit reconnaître que, en l'absence d'enfants, les relations sexuelles sont une affaire purement privée, qui ne concerne ni l'Etat ni les voisins. Il est certaines formes de sexualité qui n'impliquent pas l'engendrement et qui sont actuellement punies par la loi : c'est là pure superstition, car le sujet ne regarde personne en dehors des intéressés. »

Souvent l'homosexuel est réduit à la solitude par la peur — tel l'homme que montrait au temps du marc-carthysme le Western « **Le train sifflera trois fois** » —. C'est cette peur que Bertrand Russell trouve souvent à la racine de la méchanceté, et il demande aux éducateurs de la combattre.

« Faire face à la pauvreté, au ridicule, à l'hostilité du groupe auquel on appartient, demande du courage. »

L'envie est aussi à l'origine de la méchanceté :

« Un homme ou une femme dont la vie sexuelle est entravée sont naturellement des envieux. Leur attitude se concrétise en général par la condamnation morale portée contre ceux qui ont plus de chance. »

Chacun sait que ce sont des homosexuels refoulés qui ont tendance à traiter cruellement les homosexuels.

Dès 1873, Bakounine écrivait :

« Tout peuple, tout individu, est involontairement ce qu'il est et il a le droit incontestable d'être lui-même... Le socialiste s'appuie sur les droits positifs à la vie et à toutes les jouissances tant intellectuelles et morales que physiques de la vie. Il aime la vie et veut en jouir pleinement... » (Voir l'ouvrage de la collection « Libertés » consacré à Bakounine.)

Mais qui pouvait alors comprendre Bakounine ?

Tandis que, cinquante ans plus tard, les formules de Russell, d'un humour fort britannique, claquent comme des gifles sur la face fessue d'un imbécile :

— Pour satisfaire « les moralistes » hostiles au **Birth Control** « on inflige une vie de torture à des millions d'êtres qui n'auraient jamais



dû voir le jour, uniquement parce que l'on imagine que les relations sexuelles que n'accompagne pas le désir d'engendrer sont un signe de perversité; mais tel n'est pas le cas si ce désir existe et même s'il est à l'avance certain que l'être ainsi engendré sera un déchet humain. » (Ce que je crois.)

— « La masturbation infantile n'a, semble-t-il, aucun effet néfaste sur la santé, ni sur le caractère. L'influence malsaine que cette activité peut avoir paraît surtout imputable aux efforts faits pour y mettre fin. Aussi ne saurait-on assez recommander de ne pas intervenir. » (Education et Vie Morale.)

— « Le tabou de la nudité est un obstacle à l'équilibre sexuel... Il n'y a qu'un moyen de combattre l'indécence, c'est de combattre le mystère qu'engendre la notion de faute et partant l'impudeur. Quoi de plus naturel par exemple et de plus sain que d'exposer son corps au soleil, au grand air, et à l'eau? »

— « Je suis persuadé que la vie universitaire s'améliorerait intellectuellement et moralement, si les étudiants pouvaient contracter des unions temporaires sans avoir d'enfants. Ce serait une façon modérée et franche, ni vénale ni accidentelle, de résoudre le problème sexuel et cela ne gênerait en rien les études. » (L'Education et le Monde moderne.)

— « L'homosexualité entre les hommes tombe en Angleterre sous les coups de la loi, mais non pas l'homosexualité entre femmes. Or, il semble impossible de lever cette injustice sans s'exposer à enfreindre une autre loi pour cause d'obscénité. Quiconque a étudié cette loi sait pourtant qu'elle résulte d'une superstition et d'une ignorance barbare. » (Mariage et Morale.)

Il faudra attendre les années 20 pour voir le Dr Hirschfeld fonder à Berlin son Institut de sexologie et obtenir que la loi allemande ne traitât plus l'homosexualité comme un délit, au mépris de tous les droits de l'individu. On sait combien fut éphémère en Allemagne ce recul de l'obscurantisme : un des premiers soins de Hitler, devenu chancelier en 1933, fut de fermer l'Institut de sexologie, de rétablir les lois anti-homosexuelles (qui subsistent toujours) et de détruire sur un gigantesque autodafé sur la place de l'Opéra, à Berlin, plus de vingt mille livres. Les imbéciles ne lisent pas Freud.

« Le Thersite d'Homère qui critique les rois est un personnage qui se retrouve à toute époque, a dit Hegel. Il est vrai qu'il ne reçoit pas toujours de solides coups de bâton, comme à l'âge homérique, mais la jalousie, l'opiniâtreté, sont l'écharde qu'il porte dans sa chair. Le ver immortel qui le ronge, c'est le tourment de savoir que ses bonnes intentions et ses critiques distinguées n'ont aucune efficacité dans le monde. » C'est en 1940, qu'eut lieu l'assaut du thersitisme contre Russell.

Alors qu'il enseignait à l'Université de Californie, il avait été nommé à City College à New York. Sa nomination fut annulée dans des conditions révoltantes à la suite de l'action en justice d'une mère

de famille qui l'accusait de corrompre, comme Socrate, la jeunesse. Cette femme intelligente ne voulait pas que sa fille écoutât les leçons du plus grand homme qui eût enseigné à City College. Il se trouva un juge — « sic » — pour lui donner raison. « Les ânes, dit Héraclite d'Ephèse, préfèrent la paille à l'or. »

Dix ans plus tard, le Comité Suédois décerna à Bertrand Russell le prix Nobel de littérature, « en reconnaissance pour ses écrits divers et significatifs où il s'est fait le champion des idées humanitaires et de la liberté de la pensée. »

Prenant sa défense quand il était en butte à la meute des sots, Albert Einstein avait écrit :

« Les esprits libres ont toujours provoqué une réaction violente de la part des médiocres. C'est que ceux-ci ne comprennent pas qu'un homme puisse ne pas se soumettre aveuglement aux préjugés ancestraux et qu'il s'en remettre avec confiance aux loyales délibérations de son intelligence. »

SERGE TALBOT.

MICHEL DEL CASTILLO

## LE FAISEUR DE RÊVE

« Quatre années d'adolescence dans un Baigneur d'enfants »

Ed. Julliard — 380 p. — 15 F



ROGER RABINIAUX

**LE SOLEIL DES DORTOIRS**

« *Adolescence passionnée* »

Corréa — 225 p. — 13,50 F

Dr G. VALENSIN

**LA PROSTATE**

« *Grandeurs et Servitudes* »

La Jeune Parque — 210 p. — 9 F

MARC DANIEL

**« CELUI QUI DONNE SA VIE »**

DRAME EN 4 ACTES

Sur la demande de nombreux Arcadiens nous publierons  
cette pièce, illustrée de photos de la représentation scénique.

BAR — RESTAURANT

**« ROBERT »**

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

**BARLAY**

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>)  
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)  
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

*Une remise est consentie aux Arcadiens*

LE RELAIS DE L'ETOILE

**HOTEL \*\***

*Bon accueil dans un cadre sympathique*  
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —



À 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

## « CHEZ MARIA »

*Spécialités bretonnes*

Arcadiens, faites-vous connaître,  
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV<sup>e</sup>)  
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

## HOTEL P.L.M. \*\*

*Entièrement rénové*

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

## LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17<sup>e</sup>  
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

*Réservez votre table*